

FR

passa  
porta  
festival

# Prelude! “Prélude” Prelude...



passa festival? 24,25 “literatuur” brussel,  
porta «festival» 26.03 littérature; «bruxelles»  
festival: 2017 literature! brussels...

passa festival? 24,25  
porta «festival» 26.03  
festival: 2017

C'est le rendez-vous incontournable des amoureux de la littérature : tous les deux ans, le Passa Porta Festival envahit Bruxelles. Un week-end durant, du 24 au 26 mars, une centaine d'auteurs belges et internationaux, valeurs sûres et pépites à découvrir, partagent leurs idées et leur amour des mots dans les institutions culturelles de la capitale, mais aussi les cafés, les librairies, les bibliothèques, et autres lieux publics. Fil rouge de cette édition : la prise de risques.

# Les confessions d'une écrivain voyageuse

par Erika Fatland

L'organisatrice a eu l'amabilité de me faire parvenir une liste des auteurs qui m'ont précédée pour ce discours d'ouverture, et comme si ça ne suffisait pas, elle m'a aussi envoyé une copie de leurs allocutions. C'est donc en proie à des sentiments mêlés que je m'adresse à vous aujourd'hui. En premier lieu parce que je devine les silhouettes des géants qui ont eu cette responsabilité avant moi. Oui, l'année dernière il s'agissait d'un lauréat du Prix Nobel, ai-je appris. En second lieu parce que je ressens le poids des années. Mon mari, écrivain lui aussi, est nettement plus âgé que moi. Quand nous avons fait connaissance, il y a un peu plus de dix ans, il venait d'entrer dans l'âge où on commence à être sollicité pour des ouvertures – festivals musicaux, expositions artistiques, ce genre de choses. Rien n'indique plus certainement qu'on a intégré pour de bon les rangs des adultes, oui, qu'on approche imperceptiblement de ceux des gens entre deux âges, que la jeunesse est sans conteste une époque révolue, que d'être invitée à ouvrir – par exemple – un festival de littérature en Belgique !

Les gens ont des pieds, pas des racines. Cette affirmation figure sur la première page d'une introduction à l'anthropologie sociale. C'est l'un des éléments les plus importants de cette matière – et de l'histoire de l'humanité. Il y a environ 80 000 ans, des gens ont traversé la mer Rouge, depuis l'Afrique et jusqu'au Yémen actuel. Ils ont poursuivi vers l'Asie centrale et l'Himalaya, avant de peupler l'Europe il y a à peu près 40 000 ans. Pendant cette période, leur culture et leur langue se sont modifiées à de nombreuses reprises.

Depuis, nous avons poursuivi, élargi et amélioré nos irrépressibles déplacements. Aujourd'hui, nous n'allons plus à pied, nous nous glissons dans un siège étroit pour nous laisser porter dans les airs, à dix mille mètres du sol, enfermés dans de minces tubes d'aluminium. En Europe du Nord, nous voyageons tant et si souvent que nos cartes bancaires attrapent des ampoules, et si l'on fait abstraction du bilan carbone,

qui peut nous le reprocher ? Ce n'est pas un hasard si 90 % des touristes qui viennent à Oslo le font en été.

Tous ces déplacements expliquent pourquoi on nous ressasse à l'envi que le monde est de plus en plus petit. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir la taille qu'il a toujours eue : 510 072 000 kilomètres carrés, dont 148 940 000 de terres émergées. Cette superficie est partagée par un peu moins de 200 pays, le nombre dépend de la façon dont on compte.

Non, le monde n'est pas plus petit. Mais le nombre de personnes qui convergent vers les mêmes endroits augmente. Et ces endroits se ressemblent de plus en plus. Il y a une ou deux générations seulement, se rendre de Norvège aux États-Unis représentait une transition importante, en termes de distance, mais aussi sur les plans culturel, linguistique et mental. On trouve aujourd'hui en Norvège des quartiers qui paraissent plus américains que beaucoup d'endroits aux États-Unis, et nous avons adopté depuis longtemps des us et coutumes, des marques, des concepts et des références américains. La Norvège n'est évidemment pas la seule concernée, et on ne se sent plus trop dépaycé en arrivant à Paris, Bruxelles ou Milan. Si l'on ne parle ni français, ni flamand, ni italien, on peut toujours commander un Coca-Cola.

Pour ma part, ce sont les endroits où presque personne ne va de son plein gré que je préfère. Dans les périphéries. C'est devenu une sorte d'obsession. Quand j'effectue l'un de ces sordides voyages de recherche, par exemple dans un village désert du Pamir où je risque ma vie pour trouver les latrines au mépris des gelées nocturnes et des aboiements des chiens de garde, je me jure solennellement que plus jamais on ne m'y reprendra. Mais des projets de nouveaux voyages épuisants apparaissent avant même que j'aie défait ma valise, de retour à la maison.

Ces douze derniers mois, j'ai longé la frontière extérieure du plus grand pays au monde, la Russie, pour collecter des informations en vue de mon prochain livre, *La frontière*. Je suis allée de Pyongyang, en Corée du Nord, jusque dans le Finnmark, en Norvège, et bien qu'un seul pays sépare la Norvège de la Corée du Nord, j'ai traversé quinze frontières au cours de mon périple.

Traverser une frontière, c'est l'une des choses les plus fascinantes – et parfois les plus terrifiantes – que l'on puisse faire. On est à la merci du garde-frontière, et quand on

n'a vraiment pas de chance, il a tout son temps. Le garde-frontière nord-coréen, par exemple, en avait à revendre. Il passa patiemment en revue toutes mes photos, sans exception, en effaçant celles qui ne donnaient pas une impression favorable de son pays. Et elles étaient nombreuses. Quand j'obtins enfin le tampon de sortie sur mon passeport, ce fut tout d'abord du soulagement que j'éprouvai. Je faisais partie d'un groupe de touristes étrangers et je n'avais donc souffert d'aucune privation dans ce régime totalitaire, sauf peut-être le Coca-Cola qui n'y est pas en vente, mais nous aussi avons pu remarquer l'absence de liberté, la paranoïa et le contrôle total.

En comparaison de la Corée du Nord, paranoïaque et sous contrôle permanent, la Chine faisait figure de temple de la liberté. J'eus l'impression que les néons m'y souhaitaient la bienvenue. Enfin quelque chose de connu, familier, dont je pouvais m'emparer ! Certes, Facebook et Twitter y sont inaccessibles, mais je bénéficiais au moins d'Internet et d'une couverture téléphonique. Je faisais de nouveau partie du monde et je pouvais me déplacer sans garde stressé sur les talons.

Très peu de Nord-coréens ont pu quitter la mère patrie. Ceux qui réussissent à franchir illégalement la frontière sont inlassablement reconduits chez eux par la police chinoise quand ils sont découverts. À leur retour au pays, c'est la torture, les séjours en prison ou en camp de travaux forcés qui les attendent. On ne fuit pas impunément le meilleur pays au monde.

Quand on traverse une frontière, le déplacement géographique est insignifiant, on ne parle que de mètres, mais sur les plans mental et culturel, le contraste est aussi saisissant que si on s'était servi d'une machine à voyager dans le temps. La barrière linguistique aussi peut être violente. Hors des sentiers battus en Chine du Nord, j'étais à la fois analphabète et muette.

Pendant de nombreuses années, je me suis servi de l'Université d'Oslo comme d'un centre de ressources pour des cours de langue gratuits. Le vocabulaire concret que j'y ai appris dans diverses langues m'a été beaucoup plus utile que n'importe quelle théorie d'anthropologie sociale. Si vous ne pouvez pas discuter avec les gens, vous ne pouvez pas non plus comprendre leur univers. Le problème, c'est qu'il existe presque 7000 langues et qu'en Chine, je ne connaissais pas la seule qui comptait. J'avais bien essayé d'apprendre quelques formules de première nécessité avant de partir, mais je

n'avais pas franchi le stade des sons les plus élémentaires. Pendant trois semaines, je me suis donc débrouillée avec de petits morceaux de papier auxquels je me cramponnais comme à autant de bouées de sauvetage et qui m'ont généralement permis d'arriver où je voulais, mais pas toujours. Rien qu'une visite au supermarché représentait un véritable défi. Comment allais-je savoir si j'achetais un shampoing ou un après-shampoing ? Naturellement, le pire était que cette barrière linguistique m'empêchait de discuter avec les gens. Un voyage est aussi important et fabuleux que les gens qu'on rencontre en l'effectuant.

Du pays le plus peuplé au monde, le périple se poursuit vers celui qui occupe la dernière place au même classement. En Mongolie, il y a plus de moutons que d'habitants. Un paysage désertique et stérile s'étalait de l'autre côté de la fenêtre du train. J'apercevais çà et là un troupeau de moutons, quelques chameaux, des chevaux. Il y a un peu moins de 800 ans, Gengis Khan et ses hommes avaient grimpé sur les chevaux mongols, petits mais résistants, pour partir vers l'ouest. Sur leurs trajets, les massacres qu'ils avaient perpétrés leur garantissaient une empreinte aussi profonde que durable. Avec pour résultat un royaume qui s'étendait de la Pologne actuelle jusqu'à la mer du Japon. L'histoire de l'humanité n'avait jamais connu de plus grand empire, elle n'en a jamais connu depuis, et c'était d'ici, dans les steppes désertiques de Mongolie, qu'il était parti.

Une fois arrivée à Ulan Bator, la capitale, je me suis retrouvée coincée dans l'un des pires embouteillages que j'aie jamais vus : plus de la moitié des Mongols, même s'ils ne sont pas très nombreux, habitent à Ulan Bator. En hiver, le chauffage au charbon en fait la ville la plus polluée au monde. L'empire a disparu, mais Gengis Khan est encore omniprésent. Son visage large et sévère – bien qu'aucun portrait authentique ne soit parvenu jusqu'à nous – est visible partout, des boîtes de bière aux billets de banque. Le voyage m'emmena ensuite dans la province chinoise du Xinjiang et de l'autre côté de la frontière kazakhe. Lors de ma dernière visite au Kazakhstan, à l'occasion des recherches que je faisais pour mon livre *Soviétistan*, j'avais juré de ne plus jamais y mettre les pieds. J'avais à présent l'impression de rentrer au bercail. On m'avait enfin rendu mes mots, et pour la première fois au cours de mon voyage, personne ne tiquait sur mon apparence claire. Je me fondais dans la masse, j'arrivais à lire les panneaux et

les menus dans les restaurants, les immeubles gris voulus par Khrouchtchev me paraissaient familiers et précieux.

Il n'est plus aussi fréquent de traverser une frontière, et je ne parle pas de l'espace Schengen, l'Europe sans frontières. Passer une frontière, c'est du slow-travel. La plupart du temps, nous les survolons et nous entrons dans le pays de destination par des files d'attente bien organisées dans les aéroports. Pour celui qui arrive par la route, en revanche, c'est souvent beaucoup plus compliqué. Chaque objet, si petit soit-il, y compris les chaussettes et les culottes sales, est alors considéré avec méfiance et intérêt.

À la frontière entre l'Ukraine et la Biélorussie, le garde-frontière étudia longuement mes lentilles de contact. À quoi pouvaient-elles bien me servir ? Je lui expliquai qu'elles me permettaient de mieux voir, mais il ne m'a pas crue. Les cartes suscitèrent un intérêt encore plus grand. Pourquoi diable étais-je en possession d'un si grand nombre de cartes ? Étais-je une espionne ?

J'ai eu l'idée d'écrire un livre sur la frontière russe en février 2014, presque un mois jour pour jour avant l'annexion de la Crimée par la Russie. Peu de temps après, la guerre éclatait dans l'est de l'Ukraine ; elle n'est toujours pas terminée. N'ayant pas de visa russe, l'accès à la Crimée m'était interdit, mais de longues discussions me permirent d'obtenir les autorisations requises pour entrer en république séparatiste de Donetsk. Un insurgé nous arrêta à la « frontière ». Son visage était dissimulé par une cagoule, la Kalachnikov pendait négligemment à son épaule. Pour la première fois de ma vie, j'entendis les claquements secs de coups de feu. Des combats faisaient rage non loin pour définir l'emplacement précis de la frontière.

On est en 2017 et la guerre gronde en Europe, mais on n'en entend presque plus jamais parler ; elle est déjà devenue un élément du quotidien.

Comme tout ce qui touche à l'être humain, les frontières nationales ne sont ni immobiles ni immuables. Les empires apparaissent et disparaissent, les frontières sont déplacées, les postes-frontières sortent de terre, servent et sont abandonnés avant d'être remis au goût du jour. Mon voyage le long de la frontière russe m'a conduite dans quatorze pays et trois républiques insurgées. Dans la quatrième, l'Ossétie du Sud,

je ne pus pas entrer, mais sous la surveillance de soldats géorgiens, je pus parler à un détenu du côté russe – excusez-moi, je voulais dire sud-ossète – des barbelés. Il y a quatre ou cinq ans, il s'était réveillé un matin pour découvrir qu'il se trouvait dans un autre pays. Dans les ténèbres de la nuit, les soldats russes avaient monté une frontière physique tout près de sa maison. La guerre s'est terminée en 2008, mais la frontière se déplace toujours.

Ce malheureux Géorgien me raconta qu'il s'était même faufilé entre les clôtures barbelées pour aller chercher sa retraite du côté géorgien. Le problème était apparu quand il avait voulu changer de l'argent en territoire sud-ossète, puisque personne ne voulait plus y entendre parler des Géorgiens. Et peu importait qu'il y ait vécu toute sa vie. Il ne pouvait pas déménager puisque sa femme était gravement malade et ne quittait pas leur maison.

Quand on a suivi les évolutions de Poutine dans le Caucase sur les dix-huit dernières années, on ne doit pas s'étonner de ce qui se produit aujourd'hui en Ukraine. Avec Trump aux commandes d'une Amérique de plus en plus tournée sur elle-même, les voisins européens de la Russie vont vers un avenir encore plus incertain. L'angoisse ressentie par les populations des pays baltiques est pleinement justifiée.

Les frontières sont des composants fondamentaux des sociétés et des cultures. C'est la deuxième chose qu'on apprend en cours d'anthropologie sociale. L'identité apparaît sur la frontière. Qui suis-je si je ne me retrouve pas en toi ? Qui sommes-nous si nous ne pouvons pas nous comparer aux autres ?

Il y a cinquante ou soixante ans, il n'était pas rare de trouver dans les annonces immobilières d'Oslo la mention « Norvégiens du nord, s'abstenir ». La Norvège est un pays tout en longueur, et les habitants des zones les plus septentrionales suscitaient la méfiance. Ils ne se comportaient pas comme nous. Pas très différemment, mais assez tout de même. Dans les années 70, cependant, les Norvégiens du nord du pays furent relevés par les travailleurs immigrés du Pakistan, et ils sont depuis lors des locataires fort prisés. D'autres avaient repris le rôle Des Autres.

Les frontières font et défont les individus comme les cultures. Après six mois à passer de pays en pays, de culture en culture, j'éprouvai une certaine tristesse à rentrer en Europe. La première chose que je vis à Vilnius, ce fut un point de vente de la chaîne



norvégienne Narvesen. La frontière entre la Lettonie et l'Estonie courait au beau milieu d'une ville. Je la guettais depuis la fenêtre du bus, je ne vis qu'un petit panneau de signalisation bleu. Et j'étais en Estonie. La devise était la même, ce qui était pratique, mais malheureusement, les magasins aussi étaient pratiquement identiques : des chaînes présentes sur toute la planète, qui proposent aux consommateurs rigoureusement les mêmes produits, de part et d'autre des frontières. Les petites entreprises et les commerçants locaux ne parviennent évidemment pas à rivaliser ; c'est quand même cela la conception occidentale de la libre concurrence.

Des frontières invisibles mais bien sensibles divisent aussi chacun des pays, et pas seulement parce qu'un pays peut avoir plusieurs langues et cultures. Ces frontières sont souvent présentes dans l'âme et le cœur des gens. La Belgique est loin d'en être le seul exemple. Des frontières invisibles, élastiques mais présentes séparent les communautés linguistiques, culturelles, les riches des pauvres, les jeunes des vieux, le grand public des savants.

En revanche, l'Union européenne possède une frontière externe, dure et on ne peut plus réelle.

Il y a 80 000 ans, c'est le niveau des mers, puis la glace, qui fixa les limites des déplacements humains. Aujourd'hui, nous sommes emmurés derrière des frontières visibles et invisibles. L'année dernière, presque quatre mille personnes se sont noyées en Méditerranée dans leur tentative d'accéder au rêve européen. Sur les nombreux milliers qui ont survécu au voyage, seul un nombre extrêmement réduit d'entre eux ont trouvé ce rêve.

Le monde n'est pas juste, il ne l'a jamais été. Les frontières non plus ne sont pas justes, mais elles nous sont indispensables. La vague de terrorisme islamique n'a sans doute pas atteint sa crête. Nous vivons tous dans cette crainte, mais ceux qu'elle a privés de proches ou qu'elle a frappés devront vivre jusqu'à la fin de leur vie avec le deuil et les traumatismes. Au cours de l'élaboration de certains de mes livres, j'ai rencontré des victimes de la prise d'otages de Beslan, dans le Caucase, et de la tuerie d'Utøya en Norvège. La vie doit continuer, pour eux aussi, mais ceux qui n'ont pas été touchés sous-estiment presque toujours le temps qu'il faut. Les nombreuses années qu'il faut. À Beslan, j'ai rencontré un homme qui avait emménagé dans le cimetière pour être avec sa fille défunte. Pour lui, il n'y avait plus que cela qui comptait. Les autorités lui

ont fait construire une maison sur place et l'ont nommé directeur du cimetière. Dans l'Oklahoma, je me suis entretenue avec un père qui a perdu sa fille lors de l'attentat à la bombe perpétré par Timothy McVeigh en 1995. Les années qui ont suivi, il a cherché le réconfort dans l'alcool. Aujourd'hui, il parcourt le globe pour faire des conférences contre la peine de mort, un sujet très important pour sa fille décédée.

Les cavaliers de Gengis Khan ont laissé derrière eux des rivières de sang et des tours de têtes tranchées. Ils le faisaient pour effrayer, pour que leur réputation les précède et persuade la ville suivante de capituler sans combattre. Aujourd'hui, les peurs se diffusent instantanément, grâce aux smartphones. À l'époque où des milliers d'Européens radicalisés ont acquis des connaissances dans l'art de la guerre, il est crucial de pouvoir contrôler les passages de frontières. D'un autre côté, nous ne pourrions jamais céder à la peur ; les terroristes auraient triomphé, en respectant à la virgule près la recette de Gengis Khan.

L'essentiel de la prévention doit cependant se faire à l'intérieur des frontières nationales. En 1983, la Protection de l'enfance, à Oslo, s'inquiétait beaucoup pour l'évolution d'un petit garçon de quatre ans. Il ne comprenait pas les jeux habituels et arborait en permanence ce que les psychiatres qualifièrent de « sourire affecté de défense ». La relation entre ce petit garçon et sa mère était tellement dysfonctionnelle que les spécialistes ne voyaient d'autre solution qu'un placement d'office. Cette décision n'a malheureusement jamais été appliquée, et Anders Behring Breivik a grandi chez sa mère psychopathe et très instable. Il est aujourd'hui en prison, condamné pour l'assassinat de 77 personnes.

Ceux qui ont eu une enfance difficile ne deviennent pas tous des tueurs. La plupart s'en sortent très bien. Mais nous sommes une société et nous ne pouvons pas nous permettre qu'un seul individu sorte du droit chemin, ou qu'un groupe de jeunes dresse des frontières mentales qui définissent la société autour d'eux, cette société à laquelle ils devraient appartenir, et ses autres membres comme « l'ennemi ».

Les frontières physiques de ce monde ne peuvent pas être supprimées, mais concernant celles qui courent dans l'esprit des gens, il y a un peu d'espoir. Et cet espoir repose sur la faculté des gens à communiquer. À comprendre, à argumenter, à apprendre et à désapprendre, à convaincre et à se laisser convaincre.

J'écris ces lignes à La Gomera, la deuxième plus petite île des Canaries. À ce jour, elle fait partie de l'Espagne, c'est un petit morceau d'Union européenne au milieu de l'Océan atlantique, à la même latitude que le Sahara occidental. Avant sa colonisation par les Espagnols en 1440, l'île était peuplée d'autochtones, les Gomeros, aussi connus sous la dénomination collective de Guanches. Ils étaient très certainement arrivés sur l'île quelques siècles avant notre ère, et nous en savons fort peu sur eux. Ils n'ont pas beaucoup construit, n'ont laissé que de très rares traces écrites et n'ont pas eu le temps d'arriver jusqu'à l'âge du fer. La seule chose qui ait survécu, bien que sous une forme très différente, c'est leur langue, le silbo, un langage sifflé constitué de six sons distincts seulement, mais qui peuvent se combiner en un vocabulaire de plus de quatre mille mots. Bien que les Guanches aient complètement disparu aujourd'hui – ils ont connu le même sort que les populations indigènes d'Amérique latine – le silbo est obligatoire dans les écoles primaires de La Gomera. Le peuple des Guanches n'existe plus, mais leur langue leur a survécu.

C'est dans le langage que s'exprime notre plus grande qualité en tant qu'espèce, et c'est le seul véritable moyen de franchir les frontières – mais aussi, parfois, la barrière principale. Car il n'y a qu'à travers le langage que nous pouvons connaître les autres, et c'est par le langage, bien aidée par le sur-titrage en temps réel, que je peux vous parler aujourd'hui des frontières que j'ai franchies. S'il n'y avait pas eu le livre que je suis en train d'écrire, je ne me serais jamais exposée à toutes ces effroyables latrines rencontrées en chemin. Pour moi, ce livre, ces mots sont le but, pas le truchement. C'est cela le véritable voyage.

Tant que nos mots continuent à franchir des frontières, physiques ou mentales, par leurs propres moyens ou avec l'aide des traducteurs, il y a de l'espoir pour nous.

# Prélude Erika Fatland

22.02 Passa Porta - Bruxelles



Co-funded by the  
Creative Europe Programme  
of the European Union



# Erika Fatland & Annelies Beck

23.02 Auditorium Permeke – Antwerpen



# Erika Fatland & Caroline Lamarche

24.02 La Halte – Liège



# passaportafestival.be

24 – 25 – 26.03

## TICKETS

24.03	tickets ouverture Paul Auster	€12/10 *
25.03	pass parcours samedi	€15/12 *
26.03	pass parcours dimanche	€15/12 *
	parcours pass weekend pass	€25/20 *
	kids pass weekend	€5

\* réduction: -26, +65, demandeurs d'emploi prévente (& Friends of Flagey 24.03)  
Paspaptoe, Article 27 acceptés

tickets à partir de 22.02 : [passaportafestival.be](http://passaportafestival.be)



Co-funded by the  
Creative Europe Programme  
of the European Union

